

JEAN LI SEN LIE

Pour l'amour des

À quatre-vingt-dix ans, Jean Li Sen Lie, ancien patron des éditions Fleurus pour la jeunesse, jette un œil non sur le passé mais sur l'avenir avec la sagesse héritée de son grand-père chinois et la foi reçue de ses ancêtres périgordins. Un seul message, en quelques mots : « Il faut aimer l'amour ! »

LES DERNIERS MOTS de notre longue conversation pourraient être les mots d'une vie : « Il faut aimer l'amour... » Jean Li Sen Lie vient de fêter ses quatre-vingt-dix ans, entouré de 54 membres de sa famille. Il n'a rien perdu de sa jeunesse, ni son œil vif, ni son sourire amusé, ni sa passion, ni même son calme quand il parle, les yeux fermés, comme s'il lisait à l'intérieur de lui-même ce que lui dictent une sagesse éternelle héritée de ses ancêtres chinois et une foi au Christ reçue de ceux du Périgord.

« Il faut aimer l'amour... » Comment ne pas entendre aussi, comme en une résonance venue de la tradition, les mots de François d'Assise ou ceux de Thérèse de Lisieux... Rien d'étonnant, Jean Li Sen Lie est un homme de foi.

Et il poursuit comme si c'était pour lui une évidence : «...sont incapables de savoir ce qu'est l'amour ceux qui gardent pour eux la plus grande partie de ce qu'ils font... »

Et c'est une certitude pour lui, car Jean Li Sen Lie sait ce qu'est l'amour, lui qui a tout donné de ce qu'il a fait. Il a en effet tout offert de cette vie passée au service de l'enfance au sein du groupe Fleurus dont, jusqu'au bout, il a voulu préserver l'idéal, au milieu des tempêtes, dans la fidélité à ceux qui avaient créé cette Maison et dont les noms ont fait

(Il a tout offert de cette vie passée au service de l'enfance

vibrer des générations d'enfants et d'adolescents, les pères Gaston Courtois, Jean Pihan, ou Henri Bissonnier ou des laïcs comme Pierre Vandersteen ou Jean Rendu, récemment décédé et surtout Agnès Richomme qui a su être son ange gardien dans de nombreuses occasions professionnelles. Jean Li Sen Lie est l'homme de la fidélité et des contrastes.

Le premier de ses contrastes, c'est lui-même. Lui, le Sino-périgordin comme il aime à se qualifier. Comment ne pas écouter avec une curiosité attentive l'histoire de son grand-père le mandarin Li Sen Lie, fils de Li Te Yong : « *Quittant sa famille chinoise et s'éloignant des vents de tempête qui soufflaient alors sur Nan-King, Sen Lie partait en mission en Europe, vers 1870, espérant, comme l'espéraient les mandarins ouverts à l'Occident, faire évoluer l'Empire vers l'ère industrielle et technique et mieux faire connaître la Chine aux "barbares". Après des années passées dans une fonction qui lui procurerait une très grande aisance, il finira ses jours dans l'indigence, en dépit des apparences, coupé de son pays à tous points de vue. [...]*

Venu pour nouer avec la France des relations commerciales, mon grand-père devait obéir aux usages chinois et à ceux de sa classe sociale, en prenant femme dans le pays où il devait représenter l'Empire. Ma grand-mère était

périgordine et beaucoup plus jeune que le mandarin Li : elle devint sa femme dans les péripéties de la politique intérieure et extérieure de la Chine impériale à la fin du XIX^e siècle, dont les Français savaient peu ou ne savaient rien. La médiatisation planétaire n'existait pas.

Élisabeth Marguerite David était née à Périgueux le 14 janvier 1866. [...] Par un heureux hasard, c'est une autre Périgordine, une jeune Mareuillaise qui deviendrait ma mère, ce qui fait que je suis un Sino-périgordin, deux fois périgordin. »

Il y a comme une sorte de bonheur intérieur qui fait rayonner sa voix, quand Jean Li Sen Lie raconte cette histoire qu'il a écrite pour ses enfants et petits-enfants... mais peut-être avant tout pour lui-même. Est-il alors plus périgordin que chinois ou plus chinois que périgordin ? Qui pourrait le dire ? Il sait être les deux, non pas alternativement, mais en même temps dans la même âme, dans le même esprit laissant peut-être la priorité à l'inattendu : « Je suis content d'être un peu chinois quand je suis périgordin, et réciproquement. »

Et tout compte fait, ce n'est peut-être pas si étonnant car s'il a vécu un certain temps à Vieux-Mareuil où il était adjoint au maire au début de sa retraite, il n'est jamais allé en Chine. La Chine est alors restée uniquement le lieu de son cœur et de ses rêves pour peu que l'on accepte que les rêves soient les vrais moteurs de l'homme d'action. La Chine de fait restera toujours pour lui celle de l'Empire, et d'un empire intime qui, lui, n'a rien perdu de sa richesse.

« *Par deux fois, j'aurais pu m'y rendre, mais les circonstances ont fait que je n'ai jamais refait le voyage de mon grand-père. Et aujourd'hui je n'ai plus besoin ni envie d'y aller même si ma famille m'avait offert le voyage. »*

autres

par Albéric de PALMAERT

Cette double culture, il va la développer dans sa vie intellectuelle et spirituelle. Là aussi il sera pleinement chinois et pleinement, non plus seulement péri-gordin, mais chrétien.

« Le Chinois, explique-t-il, ressent combien il est lié aux grands éléments de la nature, la roche de la montagne, la terre du jardin ou l'eau du fleuve ne sont pas différentes de la chair de l'homme. Tout cela est une harmonie. En tant que Chinois, je me contente d'être bien, en tant que chrétien, je ne me contente pas d'être heureux ici et maintenant. Je suis pétri des deux cultures. Je suis lié aux hommes qui ont eu une grande foi et le petit-fils d'un homme qui n'avait pas la connaissance de Dieu. »

Cette méconnaissance de Dieu n'a pas été toutefois pour le mandarin Li Sen Lie un manque. Et son petit-fils évoque avec émotion les dernières paroles de son grand-père sur son lit de mort après qu'il se fut converti au christianisme : *« Cela a été la plus grande erreur de ma vie. Mes ancêtres ne me le pardonnent pas. »*

Cette double culture a permis à Jean Li Sen Lie de vivre sa foi dans une sorte de plénitude. Elle l'a conduit en effet à une démarche spirituelle qui passe par la foi du doute. *« J'ai appris à douter, dit-il. Quand on décide, il ne faut plus douter, mais avant de choisir il faut douter. »*

Et il n'hésite pas à aller plus loin : *« Si la foi n'est pas discutable, affirme-t-il, nous allons justifier toutes les doctrines politico-sociales des religions outrancières qui ne prêchent pas une véritable fraternité. C'est le doute qui permet une certaine fraternité. Si je doute de moi, je peux accepter la pensée de celui qui ne pense pas comme moi. »*

C'est là que va s'exprimer sa plus grande fidélité. *« À l'époque actuelle le seul moyen de s'en sortir est de mettre*



D.R.

assez d'Évangile dans la vie et assez de raison dans la foi... » Et c'est dans cet esprit qu'il a mené sa vie, une vie entièrement consacrée, pour sa partie professionnelle, à la « Maison » Fleurus, mais surtout et d'abord aux enfants.

Tout commence pour lui avant la guerre, en 1938, quand, tout jeune adulte, il se lance dans la grande aventure des patronages aux côtés de l'abbé Rollet, vicaire à Sannois, qui lui fera découvrir la supériorité de l'esprit communautaire face au communisme et qui le fera entrer dans la philosophie d'Emmanuel Mounier. C'est à ce moment

que va naître sa véritable conscience politique qui fera de lui un chrétien républicain et un républicain chrétien. *« La République n'est pas opposée à la tradition de l'Église, affirme-t-il. Il faut lier les grandes valeurs de l'Évangile aux grandes découvertes des Lumières. »*

Arrive la guerre. Il est envoyé au STO à Soissons où il fait partie des contingents chargés de préparer le QG d'Hitler. Il s'évade par deux fois. Après avoir été repris il est envoyé dans un camp à Hagen près de Dortmund où, entre autres, il sera, lors des combats d'avril 1945, enrôlé comme infirmier et se verra chargé d'aider

***Une démarche spirituelle
qui passe par la foi du doute***

à l'accouchement de femmes russes, lui le tout jeune homme. De ce temps, il gardera une série des petits carnets noirs, ses carnets de guerre où il a consigné au jour le jour la vie quotidienne des camps. Des petits trésors, écrits d'une écriture fine où pas une parcelle de papier n'est perdue et qu'il garde bien précieusement dans une boîte. Un jour peut-être, un éditeur s'en emparera...

Quand il revient après que ses parents aient commencé à désespérer de le revoir vivant, il retrouve tout naturellement le patronage à Sannois. « *Je ne savais pas très bien ce que j'allais faire. Peut-être me serais-je orienté vers la chimie alimentaire comme un de mes oncles, mais au fond ce qui me plaisait c'était les enfants et l'animation. Je voulais faire quelques choses avec l'enfance, travailler pour elle... c'est ce qui m'attirait. Alors quand les responsables de la fédération de Paris des Cœurs Vaillants m'ont proposé de venir travailler avec eux, j'ai accepté tout de suite.* »

Il est d'abord chargé de la propagande. Il faut développer les journaux, *Cœurs vaillants* et *Âmes vaillantes*. « *Pour cela nous nous rendions, le samedi matin, devant la gare Saint-Lazare. Nous partions de la rue de Fleurus avec une charrette pleine de journaux. Nous passions là le temps qu'il fallait, mais nous vendions tout. C'était aussi l'occasion de rencontrer des enfants ou des parents et faire connaître l'œuvre...* »

Et, comme il l'écrira en hommage à son ami Jean Rendu : « *La force, la réussite de notre mouvement a été la conséquence des apports complémentaires entre des centaines de personnalités unies dans un projet : celui de rendre des milliers de gosses heureux de vivre selon des principes chrétiens. Le temps que nous avons consacré à penser, à construire, à organiser et à réaliser toutes sortes d'interventions destinées aux loisirs éducatifs, a été une école, et pour certains une véritable université où nous avons acquis, pour notre vie, sociale, professionnelle et*



D.R.

familiale, des stimulations et des connaissances déterminantes. »

C'est aussi le temps de l'expansion où les permanents du mouvement, s'ils restent très modestes pour eux-mêmes, notamment au point de vue salaire, font de la maison Fleurus une réussite commerciale et humaine. L'UOCF (Union des œuvres catholiques de France) va permettre ainsi l'éclosion et le développement d'autres mouvements comme le BICE (Bureau international catholique de l'enfance) ou l'UFCV (Union française des colonies de vacances) dont à titre bénévole il deviendra Président.

Petit à petit, Jean Li Sen Lie gravit tous les échelons de la hiérarchie de Fleurus et devient un des directeurs chargé de la partie édition. Mais au milieu des années 80, Fleurus va mal. Des erreurs de gestion des journaux souvent portée par l'idéologie de ce temps rendent la situation de la maison pour le moins délicate. Des grands groupes de presse « amis » regardent, attendant de voir mourir les journaux pour récupérer les lecteurs. Fleurus va vivre une terrible période. Jean Li Sen Lie trouve une solution, mais c'est sans compter sur la trahison de certains qui préféreront voir Fleurus se scinder en deux... pire qu'un divorce, un suicide.

Et puis il y a ce drame du 28 mai 1985. Ce jour-là, en présentation à l'appontage,

un Alizé percute la mer à quelques milles du porte-avions *Clemenceau*. Le pilote est porté disparu. Le pilote, c'est Marc, son fils...

« *Cela m'a détruit* », dit-il aujourd'hui en regardant sa photo, discrètement posée, sur un petit meuble du salon où brûle un peu d'encens...

Comment ne pas faire le rapprochement encore une fois ? Il y a un peu plus d'un siècle Jacques Li, un de ses oncles, mourait accidentellement à l'âge de neuf ans... « *Pendant quarante jours alors mon grand-père fit mettre son couvert et il alluma tous les jours, par la suite, des bâtons d'encens en son souvenir.* »

De ce jour, Jean Li Sen Lie n'aura plus la force de se battre pour Fleurus. Et d'ailleurs — comme d'autres grands témoins de l'époque — il continue à ne pas souhaiter parler de tout ce qu'il a pu voir et comprendre alors et dans les années qui ont suivi de la presse catholique : sagesse d'une amère déception surmontée... On sait que le groupe s'évanouira. Une partie, la presse, sera reprise par Malesherbes-Publications qui sera lui-même plus tard absorbé par le groupe Le Monde et promis à la « vente à la découpe ». Une autre, celle des éditions, vit toujours au sein de Média-Participations. Mais la flamme, cette petite flamme qui pendant plus de cinquante ans avait éclairé toute une jeunesse avec passion et dévouement s'est éteinte.

Homme de fidélité, Jean Li Sen Lie le sera encore : « *J'ai eu la chance de savoir ce qui se passe dans une famille riche obligée de trouver d'autres valeurs que la richesse en devenant pauvre...* ». Une nouvelle fois le petit-fils du mandarin Li Sen Lie, regarde son grand-père. La richesse de l'amour de son fils, la richesse d'une vie de travail au sein de Fleurus, la richesse d'une épouse accompagnée jusqu'au bout de sa maladie... tout cela reste vivant, Jean Li Sen Lie, le « jeune » billettiste, voire polémiste, qui régulièrement publie, pour quelques centaines d'amis de Sannois (Val-d'Oise) et d'ailleurs, sa *Cyranotte* — un bulletin militant, où la proximité citoyenne et l'humour côtoient la philosophie et la spiritualité — a fini de douter : il aime l'amour et l'amitié. ■

(Rendre des milliers de gosses heureux de vivre selon des principes chrétiens)